

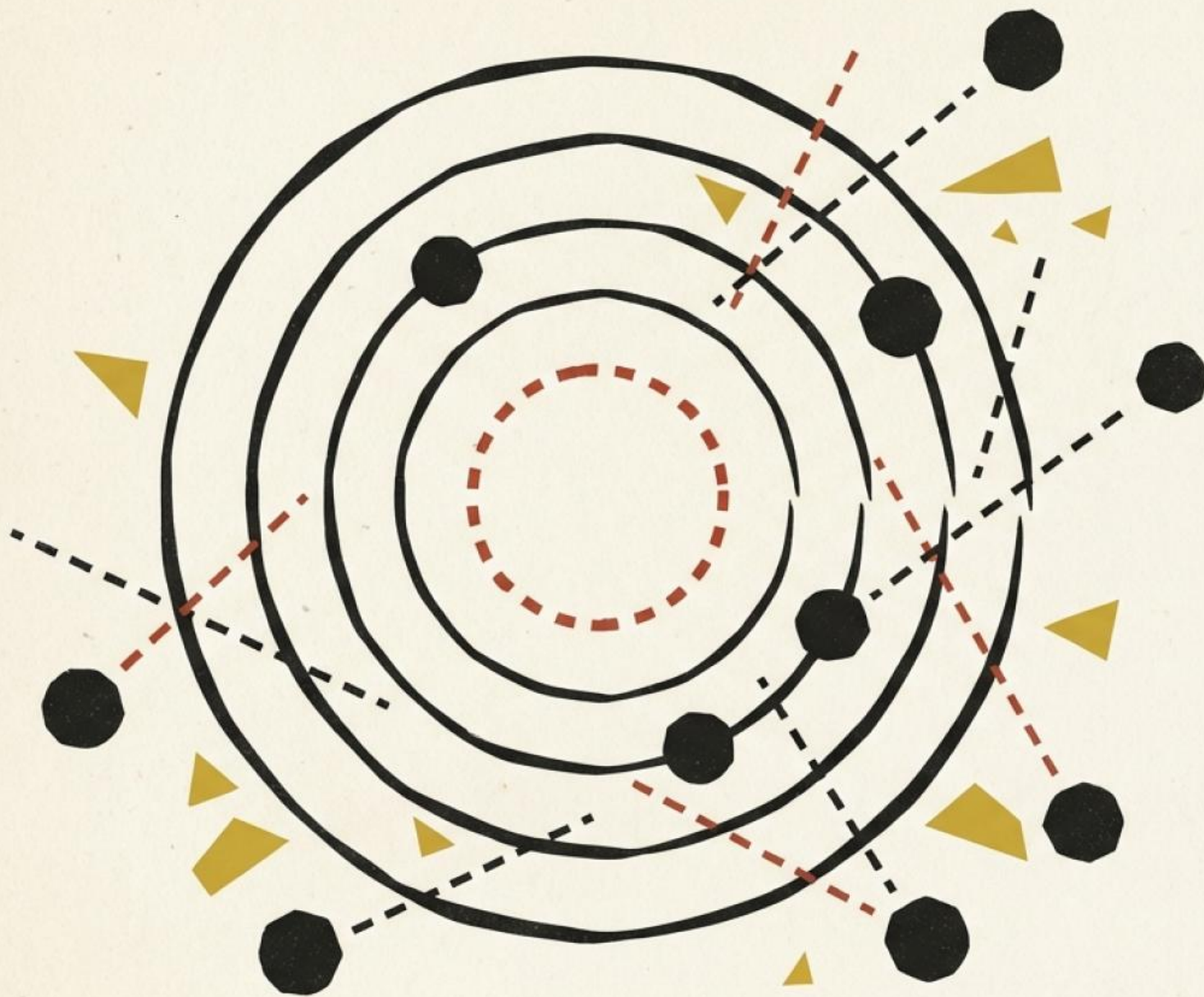


Le crépuscule de l'Occident : un naufrage programmé

Auteurs : Pierre Fraser (PhD, linguiste et sociologue)

Source : Les cahiers du réel

Éditeur : Sociologie Visuelle Média



L'effondrement du centre de gravité

L'Occident ne s'écroule pas par hasard, mais parce que son point d'ancrage a fondu. Comme le suggérait Malraux, le siècle n'avait pas besoin de bigoterie, mais d'une nécessité structurelle.

Sans un sacré qui surplombe la mêlée, les hommes cessent de coopérer pour s'entre-dévorer. Une civilisation n'est pas un code de la route ni un contrat d'assurance. C'est une force centripète qui retient le chaos.

Une architecture dressée autour d'un vide

Nos cathédrales ne sont pas des musées pour touristes en tenue estivale. Elles furent conçues comme des carapaces de pierre pour abriter une présence.

Lorsque cette présence s'évapore, la pierre redevient un poids mort. La culture glisse alors vers le simple divertissement de salon. Le vide central ne peut être comblé que par la foi ou ce qu'il en reste de brûlant.



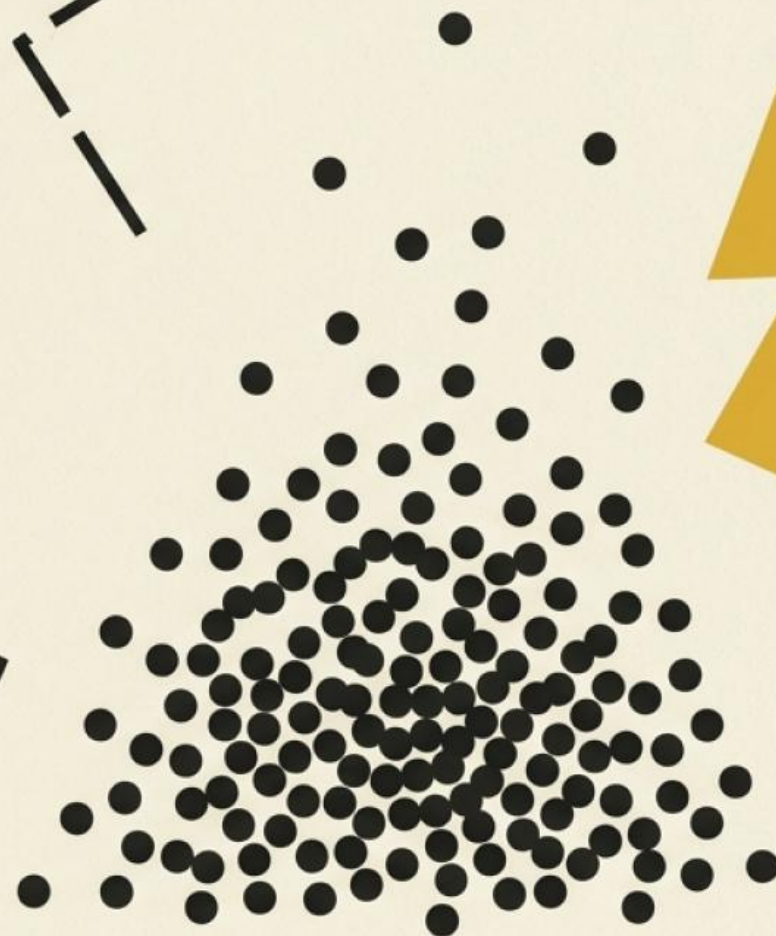
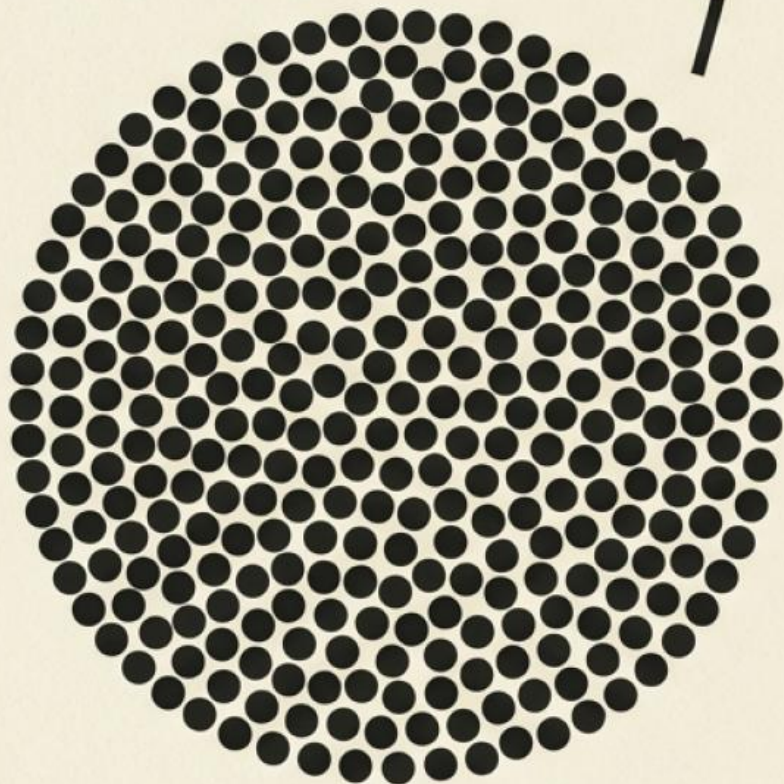
Corps

On ne fait plus corps, on fait tas

Tas

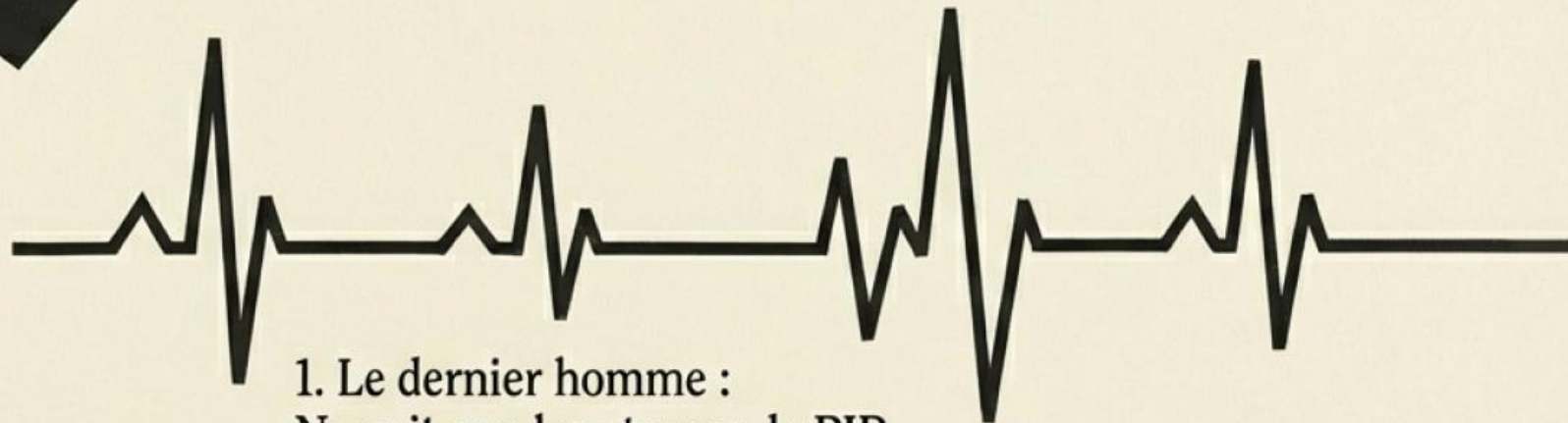
C'est la définition de la « guerre civile à bas bruit ». N'ayant plus de Dieu commun ou de Roi à servir, chaque individu s'érige en sa propre divinité. Armé de sa frustration et de son écran, l'individu moderne est isolé.

Or, un tas s'éparpille au premier coup de vent. Sans texte sacré (Bible ou Constitution mystique), l'Occident n'est qu'une carcasse vide où l'on se dispute les restes.

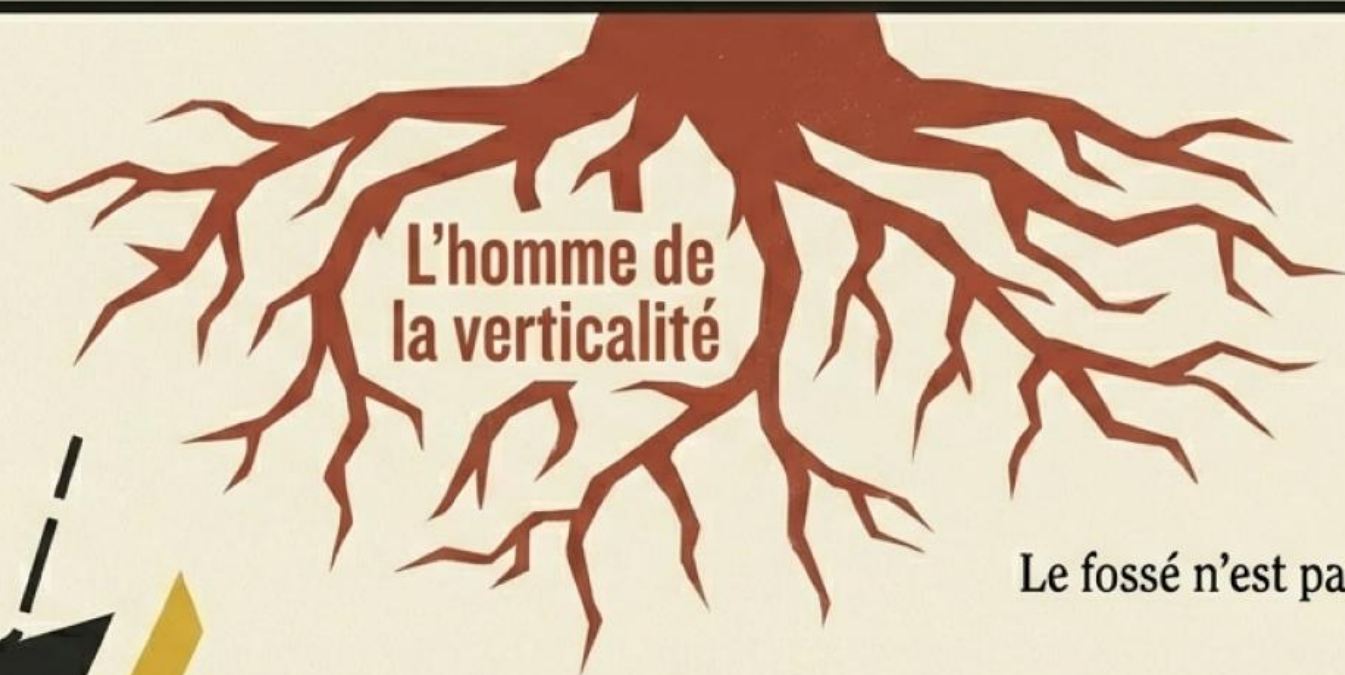


Le choc des arrière-mondes

Cette fragmentation mène à la confrontation décrite par Nietzsche.
Deux anthropologies s'affrontent :



1. Le dernier homme :
Ne voit que les atomes, le PIB
et ses besoins primaires.



**L'homme de
la verticalité**

2. L'homme de la verticalité :
Maintient un lien radical
ou poétique avec le sacré.

Le fossé n'est pas politique, il est métaphysique.

Des mondes qui se télescopent

On ne peut faire nation quand la moitié de la population vit dans un monde plat et l'autre dans un monde profond.



Pour le matérialiste :
une église incendiée est
un sinistre immobilier.

Pour l'homme du sacré :
c'est une amputation
de l'âme.

Le réel cogne car ces univers
se heurtent sans jamais
s'interpréter.



Le supermarché global

L'athée triomphant croyait libérer l'homme en tuant les idoles; il n'a fait que libérer les pulsions.

Sans « arrière-monde », le sacrifice et le don de soi deviennent impossibles. Il ne reste que la survie biologique. L'Occident est devenu un supermarché où l'on s'écharpe pour des produits, faute de pouvoir s'unir pour des idées.



La gestion de la pénurie de sens



Le politique a démissionné au profit de la gestion de l'immédiat. Nos clercs tentent de combler le vide avec du dressage médiatique et des éléments de langage.

C'est une gestion notariale de la déchéance orchestrée par des administrateurs sans souffle. On a remplacé la souveraineté par une soumission polie aux flux financiers.



Le retour des féodalités intérieures

Si l'État ne contient plus les clans et les bandes, l'Occident devient une fiction géographique. Nous assistons à un nouveau Moyen Âge, non pas celui de la foi, mais celui des enclaves et des zones de non-droit.

La loi du plus fort remplace la loi de la cité là où le pouvoir central renonce à briser les féodalités.

La figure de l'homme de destin

Face au gestionnaire, l'Homme de destin incarne une synthèse titanesque :

- La rigueur stoïcienne de Marc Aurèle.
- La verticalité étatique de Richelieu.
- La volonté tragique de Churchill.

Il n'est pas un administrateur des choses, mais un poète de la continuité. Il refuse de voir l'histoire comme une suite d'accidents.





La souveraineté comme condition d'existence

Le souverainisme n'est pas un repli frileux. C'est le trépied qui permet de regarder les empires et les barbares en face. C'est la capacité de maintenir une lignée historique.

Si l'on ne contient plus les forces de dissolution, on livre les plus faibles à la violence de la jungle urbaine.



NOUS

La peur de dire nous

On meurt de ne plus oser dire « nous », par peur de froisser ceux qui veulent liquider notre histoire. Ce refus n'est pas de la tolérance, c'est l'aveu d'un suicide collectif.

Protéger la diversité sans imposer de cadre commun, ce n'est pas de l'ouverture, c'est un renoncement qui laisse le champ libre à la barbarie.



La soumission à l'automatisme

La soumission aux algorithmes n'est pas un progrès technique, mais une régression métaphysique. C'est le renoncement à la volonté politique au profit d'un automatisme froid qui ignore la tragédie humaine.

On troque la parole de vérité contre le calcul, et le langage de l'être contre des données.



L'alternative binaire

Au bout du chemin de crête, deux issues s'offrent à nous :

1. **La liquidation** : Accepter la dissolution de notre singularité sous la poussée des empires et des clans.
2. **Le sursaut titanesque** : Réaffirmer que la cité est une communauté de destin.

« Mourir de ne plus savoir d'où l'on vient est une tragédie. »



Synthèse : restaurer la verticalité

L'Occident ne retrouvera sa puissance que lorsqu'il osera à nouveau se nommer et s'affirmer. Il faut réinvestir le sacré — qu'il soit biblique ou constitutionnel — comme une limite infranchissable définissant ce qui est nôtre.

Renaître par la volonté de rester soi-même est la seule prophétie qui vaille la peine d'être vécue. Regarder l'abîme sans trembler.